

Les Unions, qu'ossa donne?

A woman garment worker writes to one of our editors and describes the frightening conditions and the terrorism to which workers are subjected, and the lack of protection they receive from the Union. We think it deserves more than just your attention.

Samedi le 28 octobre 1978

Chère amie,

Cette lettre pour te dire que je viens de commencer une nouvelle place, mais pas n'importe quoi, car auparavant je travaillais dans la chemise et non syndiquée, mais maintenant c'est dans la robe et syndiquée, ma chère!

Je te dis que j'étais contente quand j'ai trouvé cette place et que je suis rentrée à la maison pour dire cela à mes enfants.

Je me disais, finies les conditions inhumaines, finies les places qui vont te renvoyer quand il n'y aura plus d'ouvrage pour ne plus te rappeler, pour en engager une au salaire minimum, et où tu recommences ailleurs au salaire minimum, et au bout de un ou deux ans, te renvoyer encore, car ton salaire a augmenté, pour te dire, encore une fois, nous n'avons pas beaucoup d'ouvrage, on vous rappellera quand l'ouvrage recommencera et que finalement on ne vous rappelle pas . . .

Je vais te raconter ce qui se passe dans cette manufacture de robes qui est syndiquée: "Union Internationale des ouvriers du vêtement pour dames." La deuxième journée que j'ai commencé, la patronne m'a demandé de faire du temps supplémentaire et de commencer à sept heures du matin au lieu de huit heures et aux autres femmes, elle leur a crié "Hé, les femmes! Demain sept heures, toutes, sept heures! Compris?" Le lendemain, nous avons toutes commencé à sept heures. . . La patronne . . . elle se promène de machine en machine en disant: "Vite, ça presse, envoie, grouille-toi."

L'heure du diner est arrivée, je suis partie chez moi. Quand je suis revenue, à une heure moins quart, il y avait des femmes qui travaillaient, et cela a duré toute la semaine, ce qui donnait une heure supplémentaire durant toute la semaine et une demi-heure de plus pour celles qui travaillaient le midi, ce qui leur donnait une heure et demie par jour de supplémentaire durant toute la semaine.

Quand j'ai reçu ma paie, je n'avais pas de temps supplémentaire. Elle m'a dit qu'elle me payait à temps simple, car ça ne faisait pas assez longtemps que je travaillais. Et puis, celles qui avaient travaillé le midi, elles n'étaient pas payé, d'abord, elles n'avaient pas le droit, elles n'avaient qu'à pas travailler, si elles refusent de faire ce travail, elles n'avaient qu'à rester chez elles. Les femmes ont discuté de ce problème ensemble, mais l'une d'elles a rapporté tout cela à la patronne. Le lundi nous avons recommencé à travailler à huit heures, mais il y en avait quelques-unes qui ont commencé à sept heures.

Le mardi, le même petit jeu recommence, la patronne est arrivée en criant: "Fermez vos machines, crissé-moé toute le camp, je ne veux plus rien savoir de vous autres, mettez-vous sur le chômage, je m'en fous." Moi je suis restée à ma machine bouche bée, ne sachant que faire, mais les autres se sont levées, leurs sacoches sous le bras et la patronne continuait de crier, elle pouvait fermer la manufacture, elle disait toutes sortes de choses incroyables, celles qui ne sont pas contentes pouvaient aller au bureau, les autres", commencez à travailler." Durant les deux semaines qui suivirent cet incident, elle a mis deux femmes dehors.

Ce n'est pas tout. Hier nous faisons des échantillons et ça pressait comme toujours. La femme qui travaillait en arrière de moi, avait à faire six de ces robes pour quatre heures moins cinq. Elle lui avait apporté les échantillons à trois heures et demie. Sa machine à coudre ne fonctionnait pas très bien, elle avait beaucoup de difficulté à les faire. La patronne revient cinq à dix minutes après pour lui dire: "En as-tu une de prête? La femme répond non. La patronne: "Je t'ai dit que ça presse, tu sais pas ce que c'est de rusher?" La femme répond: "Je ne suis pas capable . . ." "La patronne ne lui laisse pas le temps de finir sa phrase, elle prend les robes, elle crie, lui en lance une en pleine figure. La femme pleure. La patronne donne les robes à une autre femme qui est une de ses protégées, qui en riait avec un air de fierté . . .

Moi, je me serre les poings, je n'en peux plus des conditions de travail. C'est incroyable, mais bien vrai!

Être obligée de gagner sa vie dans des conditions pareilles, c'est inhumain, il faut que ça change. Le syndicat, elle s'en fout, car la responsable ou représentant de l'union, dans la shop, c'est la contre-maitresse, et les femmes ont peur d'elle.

La peur dans les usines, la malpropreté, les menaces, des conditions incroyables, tu changes de place, c'est partout pareil. Syndiquées ou non, nous sommes toutes prises dans un engrenage, car nous avons presque toutes besoin de travailler. Il faut que ça change, il doit y avoir une solution. Dis-moi que oui?

ton amie

Remarque: Pour des raisons évidentes, nous avons préféré ne pas publier le nom de l'auteur de cette lettre.